

Être bergers en Cévennes

Propos recueillis par
Andrée Galus

La clairière d'Aire de Côte connaît chaque année aux alentours du 15 juin une animation toute particulière. Dès huit heures du matin, les marcheurs qui ont passé la nuit au gîte d'étape se regroupent ; devant quelques voitures, portières largement ouvertes, des familles, parents, enfants, aïeuls, devisent bruyamment ; à la lisière de la forêt, un homme apparaît, caméra sur l'épaule : Que se passe-t-il ? On se tait, on écoute un bruit sourd et diffus de sonnailles dans une sorte de recueillement. Soudain, de toutes parts une clameur... Puis des cris fusent : « les voilà ! »

Un inoubliable spectacle s'offre à nos yeux : celui des bergers qui avancent lentement, fièrement, suivis des bêtes du troupeau dont ils ont la garde, espèce de marée laineuse, empoussiérée, bêlante qui peu à peu ralentit, tourne sous les jappements des chiens et s'arrête enfin dans le pré. La transhumance, cette migration estivale des ovins de la plaine vers la montagne fait une halte : casse-croute pour les hommes, repos pour les bêtes, plaisir des yeux pour les curieux.

Monsieur Louis Perrier de La Coste se souvient.

« Je donnais mon troupeau à Boisson qui montait 1800 bêtes avec, des fois, trente marques différentes. Ceux des Plantiers partaient le matin pour rejoindre le soir le troupeau à Bonperrier où on soupait et passait la nuit. On repartait par la draille jusqu'à Aire de Côte ; là un ou deux troupeaux de Tourgueille nous rejoignaient. Après le déjeuner, on continuait jusqu'à la Can de l'Hospitalet, quelquefois le tunnel, pour passer notre deuxième nuit. Le troisième jour, on traversait Florac et le soir on arrivait aux Sagnes sur le Mont Lozère. On parquait les bêtes pour la nuit, on enlevait les sonnailles et les pompons.

La marche des bêtes était quelquefois difficile. Dans les tournants, c'était souvent qu'une bête tombait dans les ronces ; il

fallait la sortir et ensuite rattraper les autres ! »

Votre troupeau partait ainsi chaque année passer trois mois à la montagne ?

« Il le fallait bien, on était obligés : l'été, l'herbe manque sur nos bancels. On faisait tondre au printemps. La vente de la laine payait le tondeur (Fournier de Lasalle, ou Portalès de Favayrolles ou Mourgues). Maintenant, c'est fini : la laine se vend plus. On payait aussi le patron. Au début, c'était 18 F par bête, puis 30 F ; ça coûtait de faire garder !

J'ai fait la transhumance pendant trente ans. Je montais aux Sagnes trois fois dans l'été, pour accompagner les bêtes, pour rechercher les brebis qui agnelaient (des fois, j'avais trois agneaux sur les épaules !), puis pour redescendre le troupeau. Quand

mon fils Jean-Louis a eu seize ans, il m'a remplacé. C'était une autre époque. Maintenant, tout change : la transhumance par la draille n'existe plus ; tout se fait par camion. »



photo Philippe Millet

J'ai eu le privilège de rencontrer et d'être reçue par Pierre Villaret dans sa propriété de Conillergues où il pratique l'élevage du veau sous la mère. Il évoque, avec une pointe de nostalgie, ces années où il était berger.

« J'ai été berger à Quissac pendant trois ans vers la fin des années 70. J'ai retrouvé à cette époque un gars avec lequel j'avais conservé de bonnes relations. Je l'avais connu alors que j'étais tout petit pendant une transhumance de l'oncle Roger. Je voulais transhumer moi aussi. Comme il cherchait quelqu'un, on s'est mis d'accord et je suis resté avec lui.

Tout l'été, je partais sur le plateau ardéchois. La montée durait six jours. Je partais le samedi de Quissac en camion pour arriver à Seynes où se faisaient les premiers rassemblements. Le grand troupeau comptait 3000 bêtes. Il était divisé en deux. J'en menais un de 1700 et nous partions à deux jours d'intervalle. La première nuit à Vendras, on récupérait pas mal de bêtes.

On dormait parfois sous la cape le long du parcours, dans le pré de la gendarmerie des Vans, à la Croix de Bozon, après avoir passé le pont de Chambonas avec le troupeau. On arrivait à l'estive le vendredi. Là on disposait d'une ferme désaffectée qui nous servait d'abri pour les nuits. Nous étions quatre bergers.»

Comment se passait la journée d'un berger ?

« On avait chacun un versant du plateau à plus de 1800 mètres. On y montait les bêtes tous les matins ; on les surveillait toute la journée.

Le soir, on redescendait à la ferme ; on les rentrait dans les parcs où le fumier de la nuit précédente avait été ramassé et ensaché pour le patron qui en disposait. Deux à trois fois par semaine, je distribuais du sel que je posais sur un lit de cailloux où les bêtes venaient le prendre.

Le soir, on mangeait tous ensemble à la ferme où le patron faisait préparer les repas. On dormait dans une chambre. Certains bergers qui étaient plus âgés dormaient toujours sous la cape, dans la grange (ils regrettaient leur cabane posée aux abords des parcs, tout près des brebis).

Que se passait-il par mauvais temps ?

« Les jours d'orage, on laissait les bêtes dehors vers les bois de fayards. Le matin suivant, on remontait très tôt : il fallait quelquefois les rechercher car elles s'étaient dispersées sous la grosse pluie.



carte postale collection Jacques Pignède

Le plus mauvais, c'était le brouillard ! Une année, il a tenu pendant quinze jours, on n'y voyait pas à trois mètres ! Pendant une journée entière, je n'ai compté que cinquante bêtes !

Une autre fois, après un été particulièrement sec, on a eu, début septembre, des bourrasques de neige qui tenait bien. Il a fallu redescendre sous des pluies violentes qui transformaient les bas-côtés de la route en ruisseaux. J'ai même une brebis noire qui avait été emportée par le courant. Je l'ai retrouvée noyée. »

Pendant ces trois mois d'estive, y avait-il des agnelages ?

« C'était rare : un ou deux. Il y en avait peu car les propriétaires venaient chercher en camion les brebis qui devaient mettre bas plus tôt. »

Quelles étaient les dispositions sanitaires ?

« Pour l'Ardèche comme en Lozère, on pratique une prise de sang pour rechercher la brucellose. Il faut pour chacune des bêtes une réaction négative afin que le troupeau obtienne l'autorisation de transhumer. Ce contrôle qui s'impose à chaque propriétaire est la garantie du bon état sanitaire du troupeau. »

Changeons de sujet : Est-ce que vous décoriez votre troupeau ?

« Pas tellement... Oui, quelques-unes. Mes brebis étaient jeunes, elles avaient des

agneaux. C'est surtout les 'vieilles' et les 'meneurs' qui portent les jolis pompons de laine et les sonnailles.

Le folklore et la tradition se perdent. Actuellement, il n'y a plus que le troupeau de Couderc qui est décoré, ceux qui viennent du Causse de la Celle, Cognac et Lasalle. C'est un joli spectacle qui attire beaucoup de monde. »

Si je vous demande votre sentiment sur un passé de transhumant et l'avenir de la transhumance ?

« Je vous répondrai que personnellement, je ne la referai plus. Il faut aimer ça ; moi, j'ai vraiment beaucoup aimé ! C'était, par beau temps du bon temps ; une vie intérieure, dans la solitude, avec son chien... Mais sous le grand parapluie, quand pendant plusieurs jours c'est la pluie ou le brouillard, c'est bien différent : la solitude devient pesante, c'est dur à supporter !

Pour conclure, je dirais que dans le midi, on transhumera toujours car l'été, en bas, les bêtes sous la chaleur n'ont rien à manger. La transhumance se poursuivra mais de plus en plus par camions comme en Provence. Les drailles ne sont plus suffisamment parcourues : elles se ferment et deviennent de grands chemins plus étroits d'année en année. En Ardèche, malheureusement, les drailles sont déjà des routes goudronnées où les parcours se font de nuit... pour gêner le moins possible la circulation. »



photo Philippe Millet